

Jean-Jacques Brousson, secrétaire d'Anatole France

Un écrivain et critique littéraire oublié

La famille Feller-Girod habite à Uzès (Gard) dans l'ancien hôtel particulier que possédait « Jean-Jacques » Brousson, écrivain et critique littéraire célèbre de l'entre-deux-guerres, maintenant oublié. Il nous paraît opportun de faire revivre un peu ce personnage haut en couleur, à l'occasion des 80 ans d'un événement littéraire qui défraya la chronique en 1929 lorsque Brousson et ses amis inaugurèrent la pose d'une plaque à Uzès pour rappeler le séjour de Jean Racine dans la cité ducale.

Ce premier article vise à présenter une courte biographie du personnage.

Jean Brousson est né à Nîmes le 20 septembre 1878. Fils d'un médecin catholique très populaire à Nîmes, il ne connaîtra pas sa mère, puisque celle-ci meurt à sa naissance, et il est mis en nourrice à Sommières où il passera une prime enfance heureuse jusqu'à 6 ans. Cette nourrice, il l'appelait « sa bonne mère », et Brousson aime à l'évoquer, et toujours dans des circonstances plaisantes, comme nous le verrons plus tard. On le met ensuite en pension à Nîmes dans une garderie dirigée par « trois vieilles filles obstinées dans le célibat », ce qui nous a valu « Les Dames de Sauve », un des écrits autobiographiques de Jean-Jacques Brousson. Puis, c'est la pension au collège Saint-Louis de Gonzagues de Nîmes et des études de droit à Montpellier puis Toulouse. On ne sait pas grand-chose de la période

d'adolescence de Brousson. Autant il aime à raconter sa jeunesse, dont ses premières découvertes de Belvezet et d'Uzès (« Les Dames de Sauve », « La Louve en Languedoc »), autant il est muet sur toute son adolescence alors qu'il est très prolixe ensuite sur ses aventures, en particulier celles avec Anatole France (« Anatole France en Pantoufles », « Itinéraire de Paris à Buenos-Aires », « Les Vêpres de l'avenue Hoche »).

Brousson avec Anatole France ...

On ne peut séparer le nom de Jean-Jacques Brousson de celui d'Anatole France. En effet, celui-ci, vers 1900, cherchait un secrétaire littéraire pour l'aider à terminer l'œuvre que la France entière attendait à l'époque, à savoir, sa « Vie de Jeanne d'Arc ». Anatole France avait réuni une telle documentation sur cet ouvrage historique qu'il n'arrivait plus à gérer celle-ci et se perdait dans ses sources ; il lui fallait absolument de l'aide. Brousson, recommandé par un ami d'Anatole France tombe à pic : une culture exceptionnelle et une faconde du midi.

Anatole France sera, mais pendant quelques années seulement (1902-1909), comme un père pour Brousson et Brousson comme le fils inespéré pour Anatole France. D'ailleurs, le prénom Jean-Jacques n'est pas le prénom officiel de Brousson : c'est Jean. Il est nommé Jean-

Jacques par Anatole France en référence à la passion de jeunesse de Brousson pour Jean-Jacques Rousseau. Et voilà notre Jean, devenu Jean-Jacques. A leur première rencontre, Anatole France demande son salaire actuel à Brousson, qui répond : « Rien ». Alors le Maître de dire : « je double vos appointements ».

De fait Brousson ne sera pratiquement jamais payé par Anatole France sous forme sonnante et trébuchante, mais sera récompensé régulièrement de ses bons services par des cadeaux en antiquités, les deux étant fous de choses anciennes. C'est grâce à cela que nous avons à Uzès une cheminée fameuse, de style néogothique, ayant appartenu à Anatole France. Dans les salons parisiens, c'était un couple ou une paire. Voilà une description qui en est faite par le peintre Pierre Calmettes, ami d'Anatole France : « Anatole France se plaisait beaucoup dans la compagnie de ce jeune homme intelligent, spirituel, incisif et subtil, qui savait être méchant avec une habile candeur ... Il s'amusait à lancer Brousson contre les visiteurs particulièrement ennuyeux, contre ceux qui le lassaient hebdomadairement. Secoués, mordus, lassés à leur tour, les antagonistes de Jean-Jacques Brousson prenaient la fuite ... Ces joutes oratoires reprenaient chaque semaine ... (transformant) ... ces matinées en réunions littéraires recherchées par tous les animateurs de beau langage ».

... Puis, la séparation.

Brousson et France se fâcheront en 1909 à la fin d'un voyage en Argentine. Brousson doit rentrer tout seul en France tandis qu'Anatole France continue son périple vers le Brésil. Cela nous donnera l'« Itinéraire de Paris à Buenos-Aires ». Voilà notre Jean-Jacques orphelin de France, mais très introduit dans les circuits littéraires parisiens et menant sa vie. Anatole

France meurt le 12 octobre 1924. Funérailles nationales, perte d'un des plus grands hommes de la nation, des hommages inouïs... Et, au milieu de tout cela, seize jours plus tard, le 28 octobre, l'édition d'un livre sacrilège et impertinent : « Anatole France en pantoufles » par Jean-Jacques Brousson, qui fait passer, avec un humour ravageur, mais aussi une belle admiration, le génie national au niveau du citoyen de base. Les uns le comblent d'applaudissements, les autres (plus nombreux) le couvrent d'injures. C'est un vrai best-seller, un scoop de l'édition. Brousson aura attendu quinze ans avant de publier ses souvenirs sur Anatole France. En effet Anatole France avait bien noté que Brousson prenait beaucoup de notes. Au cours d'un repas, il lui dit : « Il paraît mon enfant que vous tenez registre de tout ce que je dis », et la réponse de Brousson dans un style qui n'est qu'à lui : « Assis à la plus royale des tables, j'ai la charité de ramasser les miettes pour les pauvres qui sont dehors, pour la postérité ». Flatté, mais tout de même un peu inquiet, Anatole France lui fait promettre de ne rien publier de son vivant avec ces paroles : « Vous me brouillerez avec trop de gens ... Maintenant ce serait de l'indiscrétion. Mais après ce sera de l'érudition ».

Brousson tiendra parole.

Uzès, un conte de fée : Avec ce succès d'édition (100.000 exemplaires vendus en quelques semaines), Brousson devient riche d'un seul coup et achète l'Hôtel d'Amoureux à Uzès. Commence pour lui, une vie nouvelle ; il partage son temps entre Paris, en l'île Saint-Louis (puis la Place des Vosges), et la rue de la Monnaie à Uzès. Pour lui Uzès, c'est le bonheur : « Uzès, c'est une clarté. C'est un sourire. C'est un caprice d'enfant, réalisé après la quarantaine. C'est un conte de fée ».

Il devient ami du baron Gourbeyre, l'éditeur et rédacteur de la « Cigale Uzégeoise », une merveilleuse petite revue culturelle locale. Ils décident, entre autres, de redonner à Racine (un autre Jean) toute sa place à Uzès avec la pose d'une plaque sur ce que l'on appelle le « Pavillon Racine ». La fameuse plaque : « Et nous avons des nuits plus belles que vos jours. Lettre d'Uzès du 17 janvier 1662 ». Nous sommes en 1929. Brousson par son insertion parisienne transforme cette simple pose de plaque en un événement littéraire national, déplaçant en septembre toute la critique littéraire, doublée de l'Académie Française en la personne de l'Abbé Bremond. Nous en reparlerons.

Les livres de Brousson se succèdent, généralement des succès d'édition, dans lesquels l'on retrouve toujours plus ou moins Anatole France, tandis qu'au quotidien, l'auteur n'arrête pas d'écrire dans un très grand nombre de journaux (Les Nouvelles Littéraires, L'Excelsior, La Dépêche de Toulouse, etc.). L'Hôtel d'Amoureux, encore appelé « la maison de Brousson » devient le détour de tous les intellectuels en balade dans le sud. On y vient écouter ce méridional à la langue et l'esprit si incisifs ; découvrir ce quasi-musée provençal qu'il est en train de réunir dans ces pierres vieilles de trois siècles. Mais on y vient surtout, goûter à la fameuse cuisine du proprié-

taire, nous y reviendrons aussi.

La guerre arrive. L'Hôtel d'Amoureux est occupé par les Allemands, et, selon Brousson, plus ou moins saccagé. Après la guerre, les cercles parisiens ont changé, et Brousson est un peu oublié. C'est alors qu'il propose à Henri Girod-Eymery, bien connu pour le « Museon di Rodo » qu'il a créé à Uzès, de lui vendre l'Hôtel d'Amoureux en viager. Brousson continuera d'y vivre soutenu par cette famille d'adoption de longue date. Il mourra à Uzès le 24 janvier 1958, dans un certain anonymat littéraire, malheureusement. Il sera enterré dans le caveau de la famille Gourbeyre.

Pour en savoir plus : Il faut absolument lire la remarquable introduction de Frédéric Gausson dans « Jean-Jacques Brousson. Les Dames de Sauve » (Editions du Cardinal, 1999). Cette introduction, ainsi que les trois récits autobiographiques de Brousson qui suivent, constituent une excellente initiation à la connaissance de notre écrivain uzétien. D'autres auteurs ou journalistes uzétiens ou de la région ont écrit localement sur Brousson. Il faut citer, entre autres : G. Gourbeyre, G. Borias, J.L. Meunier, P. Pelissero, C. Escholier, H. Girod-Eymery.

Christian et Laurence Feller